

## Partie 2 - Chapitre 7 (Francisco Amorim Pereira de Castro)

Dès nos premiers échanges, nos rires et blagues innocentes brisèrent la formalité des cours. Pedro s'efforçait de masquer (ou d'accentuer ?) son allure intellectuelle avec des vêtements décontractés, souvent en lambeaux. Il semblait fier de cette apparence d'âme humble et libre, un mélange de Bob Dylan et de Georges Moustaki, bien que son talent pour la chanson n'égalait en rien le leur, car cet art était réservé à d'autres maîtres. Il s'habillait mal et ses vêtements lui allaient mal. Et il semblait négligé. En apparence seulement, rien qu'en apparence. En réalité, tout était soigneusement calculé. Devant les autres, il adoptait fièrement la posture du détaché, du pur idéaliste. Ses cheveux parfaitement ébouriffés et ses cernes marqués lui donnaient l'air tantôt d'un éternel sans-abri, tantôt d'un éternel bohème, selon l'heure du jour ou de la nuit. Mais ces détails trahissaient sa véritable nature : il était avant tout un rêveur.

Pourtant, Pedro n'avait pas besoin de vêtements pour se faire un nom, il était aussi astucieux et perspicace que les meilleurs. La PIDE l'avait repéré le premier, allez, le deuxième jour, et ne l'avait plus lâché depuis.

Il vivait dans le centre de Coimbra, au 98 Rue do Correio Velho, dans la célèbre République des *Kagados*. La vie communautaire était régie par un système démocratique pour les décisions, ce qui était plutôt rare à l'époque, il faut l'admettre. Autrefois, les résidences étudiantes portaient le nom de *real republica*, mais *'real* avant tout, afin de ne pas scandaliser la monarchie, aussi susceptible que la dictature. Cet adjectif apportait une certaine sagesse au nom, bien que ces résidences fonctionnaient déjà comme de véritables républiques. Il y avait tout de même une exception : ceux qui y résidaient n'étaient pas de simples citoyens, mais des frères. Et c'est précisément ce que je découvris alors : certains frères sont unis par des liens qui vont au-delà du sang et de la chair.

Cette maison était incontestablement une 'chose publique', un lieu où l'on trouvait un peu de tout. Fondée en 1933, la République des *Kagados* s'était déjà forgé une solide réputation à mon arrivée et ses valeurs se transmettaient de génération en génération, des *kagados* les plus anciens aux nouveaux venus.

Si la fête était grandiose, la solidarité l'était tout autant; et si un code de conduite existait, il était guidé par l'engagement ardent de ses habitants. Beaucoup de ceux qui fréquentèrent cet endroit ont laissé leur empreinte dans l'histoire, mais leur destin était bien plus enviable que le mien : ils n'étaient pas le fils d'un colonel de la PIDE. Ce fardeau m'incombait à moi seul. Peut-être que mon nom perdue dans la mémoire de certains *Kagados*. Bof... Je ne suis sans doute qu'un lointain souvenir, je n'ai certainement droit qu'à une notoriété à peine supérieure à celle d'un inconnu.

Ce n'est pas sans une certaine jalousie que j'observais Pedro, entouré jour et nuit de ses « frères » de la république. Comment ne pas envier une telle camaraderie ? Tandis qu'ils proclamaient, avec la fierté de ceux qui croient en la force de l'union, « nous sommes l'une des plus anciennes républiques du monde ! », je traînais seul, avide de plus, avide de tout. Ils avaient leur propre lien, tandis que les autres étaient laissés de côté.

Au début, peut-être refoulé par la timidité ou l'envie, je ne sais pas trop, je me sentais exclu, banni de ce pacte de fraternité. Mais peu à peu, la honte initiale céda progressivement la place à un véritable enthousiasme pour la vie étudiante, éveillé grâce à l'influence grandissante de Pedro. Je me mis donc

à le suivre partout, comme un disciple suit son maître, et je finis par trouver ma place parmi eux. À la fin de ma première année, dans l'un de mes plus grands moments de fierté, bien que je ne vivais pas officiellement dans la sororité, je devenais presque spontanément, et sans aucun doute de manière méritée, un *Kagado* à part entière. La république était vite devenue ma seconde maison : c'était le lieu de rassemblement quotidien de tous les « frères », l'épicentre de la convivialité et de la boustifaille, mais aussi un bastion de lutte pour la démocratie et liberté. Pedro et moi étions alors inséparables ; il m'arrivait même de lire dans ses pensées.

Toute la république était logée dans une étroite maison de quatre étages, nichée entre un bâtiment similaire et un escalier, le célèbre et très populaire escalier *Kagadais*. La façade sobre se voyait ornée de deux simples portes à double battant au rez-de-chaussée et de deux petites fenêtres carrées à chaque étage supérieur, laissant passer un peu de lumière. Ces fenêtres se paraient des objets les plus improbables. La porte d'entrée demeurait constamment ouverte aux connaissances et aux étrangers. À l'intérieur, la confusion était de mise. Mme Virginia, ou Gina, comme tout le monde l'appelait affectueusement, n'était pas elle-même membre de la confrérie, mais elle y servait depuis de nombreuses années. C'était elle qui préparait les repas et s'occupait de l'entretien, empêchant stoïquement la maison de s'effondrer. Tout au long des trente-quatre années où elle travailla pour la république, cette brave femme dut voir un peu de tout et faire face à toutes sortes de situations, mais elle ne manqua jamais de patience, que ce soit pour gérer les piteries des garçons ou pour préparer à la hâte un plat supplémentaire pour un invité - ou deux, ou trois, ou quatre - à la dernière minute.

## Partie 3 - Chapitre 6 (Colonel Augusto Pereira de Castro)

Le Dr Azevedo n'était pas seulement un intellectuel persuadé que les théories naïves et les chamailleries autour d'une table de café pouvaient changer le monde. Il appartenait aussi à cette catégorie d'hommes obsédés par les femmes des autres. L'humiliation me rongait et je redoutais déjà le pire des affronts. Le scandale était inévitable. Tôt ou tard, la vérité éclaterait. Piégé par l'adultère de ma femme, quel serait mon sort ? La trahison d'une femme est bien plus aiguë que celle d'un homme : elle est plus vive, plus poignante. Ce n'est pas la chair qu'elle convoite, mais l'âme. Et il n'y a pas de rencontre des âmes sans amour.

Malgré l'honneur bafoué et l'amertume profonde — et la colère aussi ! La colère me dévorait ! — je ne parvenais pas à la haïr. Peut-on être plus ridicule que ça ? Je souffrais en silence. Je souffrais et aimais en silence. Et je l'aimais. Je l'aimais jusqu'à en souffrir. Quel misérable ! Mon âme était tiraillée entre l'amour et la souffrance. Mais comment envisager une vie sans elle ? De mon côté, je ne désirais qu'une chose : qu'elle m'aime. Rien de plus. Il y a tant de façons d'aimer... La gratitude en est une parmi tant d'autres.

Pourtant, j'avais reçu des avertissements de toutes parts, mais j'avais refusé de les voir. Aussi incroyable que cela puisse paraître, le pire restait encore à venir.

Pour le Dr Azevedo, cet homme saugrenu et sans scrupules, je réservais un sort peu enviable. Aucune épreuve ne serait trop sévère pour cette créature abjecte ! Il ne méritait rien de moins.

Le lendemain de la révélation, je retrouvai Coutinho. J'élu dai le rituel habituel : la promenade, le bar, l'eau-de-vie, les petits détours dans sa rue, et même

le détail des volets ouverts ou fermés. Je me rendis directement chez lui, car le temps pressait. J'avais besoin de réponses, de détails, de mieux comprendre. Les lumières vacillantes, les voix et les odeurs qui s'échappaient des maisons voisines annonçaient l'heure du dîner. Je frappai à la porte. Quelques secondes plus tard, il apparut, ses yeux verts écarquillés de surprise. Il scruta les environs, d'un côté puis de l'autre, avant de revenir à moi. Il n'y avait personne autour, juste moi.

Il m'invita à entrer d'un ton angoissé, car, comme le dit le proverbe portugais, si « les buissons ont des yeux et les murs ont des oreilles », les rues et ruelles du quartier Beira-Mar, avec ses petites maisons de paludiers et de pêcheurs, sont dotées d'une vigilance particulièrement aiguë. Il n'y a pas d'yeux et d'oreilles plus affûtés dans les environs. Je jetai rapidement un coup d'œil à l'intérieur de la maison. Pas de femmes en vue. Le lieu me semblait humble, dépouillé de tout luxe et surtout sans pain, mais je ne m'attardai pas sur l'observation ou la visite : seulement sur les quelques minutes qu'il fallut à Coutinho, un peu sous pression, pour me parler d'Azevedo. Je voulais tout savoir, je ne supportais pas de rester dans l'ombre.

Assailli par une soudaine poussée de bonnes manières, "Sel" me le dépeignit comme "intelligent", "sûr de lui", "doué de la parole", "élégant", et lui attribua une foule d'autres qualités. Il semblait prendre un plaisir vicieux à me mettre tant de qualités sous le nez. Coutinho — ou Sel ou Sel — lui importe comment il s'appelait, ce pauvre type ! — me provoquait, c'était clair. D'après ce qu'il disait du Dr Azevedo, il était évident que ce petit bonhomme ne pouvait pas être quelqu'un de bien. Pas un seul défaut, pas une seule critique ? ! Ce genre de personne me rend toujours méfiant. Pour moi, le Dr Azevedo n'était qu'un de ces intellectuels à la langue bien pendue, dont le discours se voulait brillant mais était creux. Aussi astucieux que charlatan.

Les intellectuels comme Azevedo ne réagissaient pas bien aux coups. Ils méritaient un autre type de torture : celle de l'égo. Celle réservée à ceux qui croyaient sincèrement qu'en papotant autour d'une table, accompagnés de deux ou trois verres d'eau-de-vie, ils pouvaient transformer le monde et l'en débarrasser de tous ses maux, l'affranchir de toutes les dictatures. Ces érudits, dont la vie était souvent plus étrange que les mots qu'ils proféraient, avaient une vanité et une arrogance tellement démesurées qu'il n'était pas donné à tout le monde de torturer leur ego. Même Ramos n'aurait pas eu le caractère assez dur pour de telles affaires. Mais quand il s'agissait de manier le fouet, la PIDE savait exactement comment s'y prendre et à qui faire appel.

Au lieu de coups de poing et de pied incessants, les agents implacables de la PIDE optaient plutôt pour la torture du sommeil, réputée pour son efficacité redoutable. Privés de repos et de sommeil, et toujours dépourvus de bain, les prisonniers n'avaient pour seuls moyens de se rafraîchir que de se rincer le visage à l'eau et, si la chance leur souriait, de se brosser les dents. Leur pédantisme était vite renversé. Ces individus vivaient pour leur amour-propre ; rien n'était plus précieux à leurs yeux. Toujours impeccablement vêtus et soignés, ils se délectaient dans des discours passionnés, prétendument éclairés, que peu de gens pouvaient atteindre. C'était presque humiliant. Mais les agents de la PIDE, entre deux ou trois coups de pied et une demi-douzaine de coups de poing, ruinaient promptement leur dignité avec le son strident d'insultes minables. Pour cette fine fleur communiste, c'était une bonne droite directement dans leur ego.

## Le Dernier Vol de la Mouette de la Cité du Sel

*O Último Voo da Gaiota da Cidade do Sal* (ou «Le Dernier Vol de la Mouette de la Cité du Sel») est un roman à trois voix qui mêle drame, mystère et réflexions sur la condition humaine et le passage du temps. L'action s'étend de 1967 à 2012. Le récit, présenté sous forme de mémoires, explore avec une grande acuité les conflits personnels et les multiples nuances des relations humaines. Il offre une perspective intime sur la manière dont les Portugais ont surmonté les défis imposés par la dictature et la transition vers la démocratie.

L'histoire se déroule principalement à Aveiro, avec quelques incursions à Coimbra et au Brésil, offrant ainsi un cadre riche et varié. Le paysage et l'atmosphère liés à la récolte du sel dans la petite ville discrète d'Aveiro sont particulièrement captivants et jouent un rôle crucial dans la création de l'ambiance de l'action.

Le récit se déploie à travers les perspectives d'une paludière, d'un émigré et d'un censeur du régime, dont les histoires s'entrelacent de manière originale, maintenant le mystère jusqu'à la fin. Les personnages, décrits avec une grande profondeur psychologique, offrent un aperçu nuancé de la vie sous la dictature portugaise, permettant au lecteur de saisir les complexités et les dilemmes auxquels sont confrontés les individus ordinaires sous un régime autoritaire. L'auteur explore des thèmes profonds tels que la répression politique au Portugal et au Brésil, la censure, les imprimeries clandestines, l'infertilité, l'avortement, le désir, la perte, la trahison, l'espoir et la résilience, à travers diverses formes d'amour—maternel, paternel, fraternel, et amical.

L'histoire d'amour entre Maria Antónia Coutinho, une jeune paludière d'Aveiro et fille d'un typographe de la presse clandestine, et Francisco de Castro, étudiant en droit à Coimbra et fils d'un colonel de la censure de l'imprimé, sert de fil conducteur à l'exploration de ces thèmes. Leur relation, interdite par les mœurs, incarne non seulement les tensions sociales et politiques de l'époque, mais met également en lumière les conséquences personnelles et émotionnelles de la vie sous un régime oppressif.

S. Costa Brava est saluée pour sa capacité à mêler fiction et éléments historiques réels, en s'appuyant sur des recherches approfondies et des interviews. Le livre a également fait l'objet d'une révision par le professeur Maria José Curado, spécialiste de l'évolution et de l'histoire urbaine d'Aveiro. La prose de S. Costa Brava est décrite comme captivante et émotive, capable de tenir le lecteur en haleine du début à la fin. L'auteur invite les lecteurs à explorer la résistance, l'amour et la quête de liberté dans une période complexe de l'histoire du Portugal. La profondeur des émotions et la complexité des situations dépeintes incitent à une réflexion sur la nature humaine.

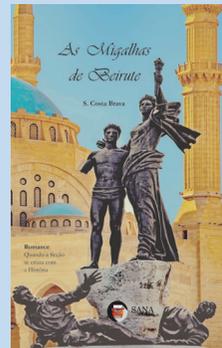
Jusqu'où iriez-vous par amour ? Jusqu'où iriez-vous par amour à un enfant ?



### S. Costa Brava

Originaire de Paris, elle a grandi dans la capitale française avant de poursuivre des études en langues et littérature au Portugal. Après avoir enseigné pendant plusieurs années, elle a déménagé avec sa famille vers un autre continent. C'est au Moyen-Orient qu'elle a découvert sa passion pour l'écriture. Elle a commencé par un essai et une nouvelle pour enfants qui a remporté un concours littéraire, avant de publier son premier roman, *As Migalhas de Beirute* («Les Miettes de Beyrouth») chez Sana Editora. En 2018, elle s'installe en Afrique et la passion est immédiate. Elle écrit alors son deuxième roman: *O Veneno de KwaZulu* («Le Poison de KwaZulu»), toujours chez Sana Editora. *O Último Voo da Gaiota da Cidade do Sal* («Le Dernier Vol de la Mouette de la Cité du Sel») est son troisième roman. Elle vit actuellement au Portugal, où elle conjugue sa carrière professionnelle avec l'écriture.

### Autres livres de l'auteur :



# S. COSTA BRAVA

## FRANKFURTER BUCHMESSE 2024



SANA<sup>®</sup>  
EDITORA

# O ÚLTIMO VOO DA GAIOTA

DA CIDADE  
DO SAL



"Dizia ter medo de trovoadas, mas guardava no coração mil tempestades.  
No seu íntimo, o receio maior era ser normal. Por sorte, a normalidade  
nunca foi o forte da família Amorim Pereira de Castro."

## S. COSTA BRAVA



LE DERNIER VOL DE LA MOUETTE DE LA CITÉ DU SEL